

Loïn de Paris

De l'endroit de l'immense salle du Zénith où nous étions placés, l'autre soir, impossible de distinguer les traits de Bob Dylan, là-bas sur la scène. Avait-il sa moustache de voyou, ses cheveux étaient-ils teints? On devinait un chapeau noir, une guitare en bandoulière, un pantalon noir avec des ganses brillantes sur les côtés. Il s'agitait, donnait généreusement de sa voix un peu diminuée, répondait sans fausse coquetterie aux demandes de rappel, reprenait des chansons anciennes qu'il avait complètement refondues, dont il modifiait la tonalité, le rythme, l'humeur, les réinventant sans les défaire. Pas de temps morts. A la fin du concert, pour marquer sa joie et sa gratitude, pour signifier aussi que c'était la fin, il s'agenouilla face au public, levant sa guitare au-dessus de sa tête.

Un jour, il y a bien des années, à l'entrée du campus de Berkeley du côté de Telegraph, deux jeunes gens s'occupaient d'une petite table pliante couverte de brochures contre l'engagement américain au Vietnam (on était en septembre 1965, sous Lyndon Johnson). Les brochures accusaient les Etats-Unis de refuser les élections libres auxquelles les communistes auraient au contraire été prêts à se soumettre. Tu parles. Ces étudiants préparaient, pour le compte du « Vietnam Day Committee » un concert à San Francisco. Le ton de leur activité, de leur enthousiasme, de leurs convictions débraillées, était donné par un disque qu'ils passaient sur un tourne-disques posé sur la table : « The Freewheelin' Bob Dylan ». C'est là que j'ai pour la première fois écouté Dylan, été sensible à la voix, aux mots, aux mélodies et à la musique de ce prodigieux charmeur de rats, « Mr. Tambourine Man », dont l'appel me sembla irrésistible. Depuis, chaque fois que je l'entends, je lève la tête et mon cœur bat.

Du concert en question Dylan était évidemment absent, mais pas son inspiration. Une amertume jouée, un cynisme juvénile qui venait heureusement tempérer la naïveté de l'engagement progressiste, un goût pour la liberté des images bousculant le sérieux hérité du folk-song, une imprégnation par l'esprit du blues. Surtout une musicalité inouïe, même dans ces années de si profond renouvellement - quelques mois auparavant nous avions, avec tous les jeunes Américains, été empoignés par la révolution des Beatles, venus aux Etats-Unis participer au si conventionnel « Ed Sullivan show ». La musique de Dylan, guitare, harmonica et voix, venait vous frapper très directement, elle était cependant savante, intégrait un multiple héritage américain. Sous le doux soleil de la Californie du Nord, à l'ombre des eucalyptus, avec d'enivrantes odeurs d'herbe à fumer comme dans un campement d'Indiens,

il semblait que la vie allait se réorienter. Au lieu d'attendre de devenir ce que leurs prédécesseurs adultes étaient devenus, les jeunes étudiants – sous diverses influences, pas toujours les meilleures – se chargeraient de définir pour eux-mêmes et par eux-mêmes de nouvelles règles: celles d'une vie qui se voulait sans autre règle que le désir, le plaisir, une intransigeance finalement floue.

A la fin de l'été suivant, sur un petit campus du Maine, à Waterville, on entendait l'album "Blonde on Blonde" sorti à la fin du printemps. Entre-temps Dylan s'était lancé dans le rock - en réalité, il n'avait fait je crois qu'envelopper sa musique de rock - tonus, instruments électrifiés, une virtuosité à bout de nerfs, mais cela avait suffi à mettre en rage, en particulier lors d'un festival à Newport, certains de ses admirateurs, qui ne voulaient pas le voir évoluer ni même continuer à être vivant. "I Want You", chantait-il, avec comme chaque fois qu'il dit le désir et l'amour, l'expression d'une distance, d'une rage âpre et chantante, faisant face à la déception sans en être découragé. *I want you / Because he took you for a ride / Because time is on his side / I want you.* "Je te veux / Parce qu'il t'a emmenée faire un tour en voiture / Parce que le temps est de son côté / Je te veux".

Les albums de Dylan ont scandé ma vie, notre vie d'Orléans dans les années 70, de "John Wesley Harding" à "Slow Train Coming". L'autre soir, Dylan récapitulait et remodelait cela, mettait côté à côté des standards presque enfantins ("Knockin' on Heaven's Door"), et la mélancolie sans accablement avec laquelle il s'avance vers le temps à vivre. La lumière baisse. "It's Getting Dark". Les souvenirs, je dois apprendre à les transformer en autre chose, sans les effacer, sans les écarter, sans même les estomper.

Pierre Pachet

A l'intention des lecteurs curieux: dans mon dernier "Loin de Paris", une jeune voyageuse du Paris-Vierzon tenait entre ses mains un volume intitulé "Goethe cosmopolite". Il s'agissait d'un numéro consacré à ce thème de la Revue Germanique Internationale, me précise Jean Lacoste (qui a participé à ce numéro).